

Brief Nr. 138

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **15 (1909)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

serois bien curieux de connoître les auteurs de ce journal caustique ! On voit partout que le Dr. *Smollet* en est un.

Ce *Nicolai* que je ne connois pas ne mérite assurément pas votre attention. Un homme qui peut rechauffer une controverse finie vingt fois par les expériences les plus décisives et les raisonnemens les plus persuasifs tirés de ces expériences ne peut ennuyer le public qu'à ses propres dépens.

M. *Ith* n'a jamais daigné m'écrire depuis Berne quoique je lui aye écrit depuis son retour. Je serois curieux d'apprendre par vous Monsieur de ses nouvelles.

Brugg ce 4 Octobre 1760.

J. G. Zimmermann.

On me dit que M. votre fils va à Paris.

138.

(Bern Bd. 19, Nr. 150.)

Je me hate pour vous dire que j'ai été à Biberstein, qu'on m'y a reçu de la façon du monde la plus amicale, que j'ai conduit M^e *Haller* à Castelle, et que j'ai eu le bonheur de passer trois jours en sa compagnie. Cette partie de votre famille est assurément bien heureuse, M. Haller est le meilleur homme du monde, il a tous les égards, toutes les attentions imaginables pour madame son épouse qu'il semble aimer tendrement et qui le paye en tout du même retour. M^e Haller m'est devenu, je vous l'avoue Monsieur infiniment chère ; elle est tout ce

qu'une femme très raisonnable doit être, je suis enchanté de son caractère, de ses manières. Une douceur charmante se manifeste en tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait; en un mot pour comble d'éloge, elle a une ressemblance frappante avec M^e votre Epouse.

Jugés, si nous avons parlé de vous, de M^e Haller, de votre famille. M^e votre fille a trouvé que je lui faisais des questions sans fin et sans nombre, et je croyais toujours n'avoir rien dit. J'ai appris avec une satisfaction inexprimable combien vous êtes heureux Monsieur par vous-même et par tout ce qui vous environne. Je l'étois moi-même au suprême degré par le récit qu'on m'en faisait.

M. et M^e Haller ont permis de la manière la plus obligeante que ma mère et ma femme viennent les voir, et nous nous flattons qu'ils nous feront la grâce de nous honorer de leurs visites à Brugg. Pour moi je profiterai surtout l'été prochain de ce voisinage charmant.

J'ai eu soin en passant par les environs de Wildenstein d'en montrer les beautés à M^e Haller, elle a daigné m'en croire sur ma parole, puisque les brouillards l'empêchoient d'en juger par ses yeux. J'en ai vanté le revenu à M. Haller et M. *Wagner* de Castelle lui a dit enfin sur le rapport de M. *Ditliger* qu'il n'alloit jamais audessous de 12000 Livres. M. Haller tentera donc le sort, je ferai sans cesse des vœux qu'il en soit favorisé.

M^e Haller a fait la conquête de M^e *Wagner*, femme de beaucoup d'esprit et d'une pénétration bien rare. M. *Wagner* même en est enchanté. Nous avons

été à Castelle bien agreablement, Messeigneurs les baillifs en visitant les rentiers, les caves et les greniers, moi avec les deux Dames.

J'ai vu avec un plaisir dont on ne jouit pas partout qu'en faisant la cour à M^e Haller je la faisois à M. son epoux. Il m'a pressé de la façon la plus polie et la plus amicale de retourner avec eux à Biberstein, et Madame m'a offert son ane blanc pour me conduire à Nidau.

Je reprendrai à présent vos traductions. Ce travail est fort audessus de moi, cependant je ferai de mon mieux pour vous satisfaire, et vous êtes trop genereux pour ne pas avoir patience avec moi Vous me dites Monsieur que vous n'êtes à Roche qu'une machine à travail. Vous parlés de l'hiver sans doute, car M^e Haller m'a dit que vous etiés le tout premier à engager votre aimable famille à se promener, à se divertir, mais c'etoit au printems. Au reste tout homme qui dit qu'il est une machine à travail est un homme qui se porte bien, qui jouit de toutes ses facultés, l'homme par consequent du monde le plus heureux, s'il est libre comme vous l'êtes.

Condamné à une physiologie telle que la votre vous avés un bien grand plaisir de plus. Vous ecrivés sur des matieres qui vous sont familiares depuis quarante ans, vous ecrivés avec facilité, avec le plus grand succès. Vous travaillés pour egayer le moment présent et pour l'utilité de tous les tems et de tous les siècles.

M. *van Swieten* a bien fait de se lier avec vous. Il a eu d'abord vis à vis de vous l'ame basse, il a

senti qu'en vous rendant justice on ne pouvoit s'empêcher de vous aimer.

Vous avés repondu bien joliment à la plaisanterie des auteurs du *Critical Review*. Un *Boeneke* resteroit court s'il s'agissoit d'esprit, mais vous êtes à la fois tout ce que vous devés être et ce que vous voulés être.

Je suis charmé que vous soyés si content de *M. Ith* qui sans doute peut être mon ami, mais qui ne me le dit pas et ne me le temoigne pas. J'ai osé dire à M^e Haller de Biberstein que ce seroit un homme propre à faire son beaufrère. Ah, me repondit-elle, ce Prussien n'auroit pas le courage d'en parler à ma sœur.

Une edition des opuscules de *Bœrhaave* ne vous empecheroit pas de finir votre physiologie. Il ne s'agissoit pas d'une preface.

M. Tissot m'a dit qu'on publioit en Hollande un tr. de *Bœrhaave* de morbis nervorum.

Je prendrai un jour la liberté de vous demander *Hill* on nerves et on valerian. Trouvés-vous qu'il y ait dans le premier des observations de pratique fausses? Pour les observations anatomiques je n'en doute pas. Comment pourrois-je faire pour me procurer la *Spica Celtica*? J'aurois assés d'occasion pour en verifier les effets et j'en serai charmé puisque je veux ecrire après mon experience sur les maladies des nerfs, non en charlatan, mais en medecin philosophe.

J'attends avec une impatience infinie le IV^e Tome de la physiologie qui est celui des tous qui m'interesse le plus. Est-il avancé?

Vous pouvés-vous repentir Monsieur de votre gout pour la botanique auquel vous devés peutêtre toute la gaieté dont vous avés joui dans ce monde? Je me trouve bien malheureux d'une certaine maniere de n'avoir pas été en état d'apprendre cette science.

Br. ce 10 Nov. 1760.

Zimmermann.

139.

(Bern Bb. 19, Nr. 158 a.)

Sur mon ame je vous aime tout autant que M. Beylon (?). Ainsi préparés-vous à une longue lettre de ma part.

Je suis ravi de vous voir rendre justice à mes sentimens pour M^e Haller. Le mauvais tems a empêché ma mere et ma femme de lui aller rendre leurs devoirs.

Il paroît par votre lettre même que vous êtes aussi heureux qu'on peut l'être. Vous ne le seriés pas peutêtre sans ces epines.

La saison des promenades est passée. Il faudroit avoir recours à la machine de M. *Lobb* decrite dans le Gentle-magazine pour exercer vos muscles. Je le ferai pour moi quoique pour le présent à l'abris de la melancolie.

Je felicite de tout mon cœur M. *Ith* des sentimens dont vous l'honorés et que vous honorent.

Oserois-je vous faire une proposition par rapport à ces Hill? Vous les trouvés mauvais, ils pourroient m'être utiles, du moins le tr. on nerves. Faites-moi la grace de me ceder le dernier, et ordonnés